

Encore un risque ! Entretien avec Sylvie Dufour

Lynda Burgoyne

Number 73, 1994

Théâtre franco-ontarien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Burgoyne, L. (1994). Encore un risque ! Entretien avec Sylvie Dufour. *Jeu*, (73), 52–59.

Encore un risque !

Entretien avec Sylvie Dufour

Sylvie Dufour est metteuse en scène et directrice artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario, à Sudbury, depuis 1990.

Pouvez-vous retracer votre itinéraire et nous dire dans quelles circonstances vous vous êtes installée à Sudbury ?

Sylvie Dufour — Je suis originaire de la Gaspésie. Je suis passée par le Saguenay et Rimouski avant d'arriver à Ottawa, où j'ai habité pendant près de sept ans. J'avais choisi d'étudier en théâtre à l'Université d'Ottawa, parce que c'était la seule école au Canada qui offrait un cours de mise en scène. Je voulais toucher à plusieurs aspects du théâtre et j'ai découvert que la mise en scène me permettait de le faire.

Photo : Rachele Bergeron.

C'est donc à Ottawa, au début des années quatre-vingt, que j'ai pris conscience de l'importance de la culture franco-ontarienne. J'y ai rencontré Jean Marc Dalpé, Robert Bellefeuille, Brigitte Haentjens, toute l'équipe de la Vieille 17 à laquelle je me suis d'ailleurs jointe. C'était l'époque de la Corvée aussi, avec André Legault, une troupe qui se voulait, à mon avis, un mouvement de gauche : ses productions dérangent et se démarquent beaucoup de ce qui se faisait à l'époque. Je me suis épanouie dans ce contexte, à travers tous ces gens qui formaient un noyau de créateurs. J'y ai puisé des influences marquantes.

Et de la Vieille 17, vous êtes passée au Théâtre du Nouvel-Ontario ?

S. D. — Oui. En 1989, le T.N.O. m'a invitée à faire la mise en scène du spectacle communautaire *Douze Hommes en colère*. L'année suivante, Brigitte Haentjens m'a cédé la direction artistique de la compagnie. Je suis donc venue m'installer dans





Douze Hommes en colère, en répétition. Spectacle communautaire du T.N.O., mis en scène par Sylvie Dufour en 1989. Photo : Henriette Dauphinais.

le nord. J'ai découvert alors que Sudbury était, en fait, l'endroit *in* en Ontario. Culturellement, ça bougeait beaucoup. La Slague, un organisme diffuseur de produits culturels, était à l'époque très active.

Mises à part les activités du T.N.O. et celles de la Nuit sur l'Étang, on ne peut pas dire qu'au cours des dernières années Sudbury ait continué à bouger sur le plan culturel. Comment expliquez-vous que cela ait tellement changé ?

S. D. — Beaucoup de facteurs ont pu intervenir. D'une part, les gens qui travaillaient, toujours bénévolement, à la culture, se sont sûrement essouffés. D'autre part, ceux qui les remplacent ne sont peut-être pas aussi engagés. Les gens en place dans les organismes qui existent toujours, comme le Carrefour francophone, se sont sans doute donnés d'autres priorités et trouvent moins d'intérêts à remplir ce genre de mission. Et il faut dire qu'à l'heure de la grande mode des conseils d'administration, qui excluent les artistes des décisions — on parle de plus en plus de marketing, de rentabilité, etc. —, on prend de moins en moins de risques... Il n'y a plus d'adeptes pour soutenir les coups de cœur !

Comment vous y prenez-vous, au T.N.O., pour composer avec les technocrates et la passion ?

S. D. — Aucun problème ! Même s'il faut toujours composer avec un déficit, nous avons quand même réussi à le faire diminuer au cours des dernières années. Je ne conçois pas qu'un théâtre de création puisse fonctionner comme une entreprise de bureaucrates. Nous avons à assumer le risque de la création. C'est d'autant plus difficile que nous sommes en région, et en milieu minoritaire par-dessus le marché ! Nous avons besoin



French Town, de Michel Ouellette, mis en scène par Sylvie Dufour (T.N.O., 1993.). Sur la photo : Liette Goyette et Éloi Savoie.
Photo : Rachelle Bergeron.

de toute la confiance des nôtres. La structure du T.N.O. me permet de travailler en collaboration avec un administrateur et une équipe permanente, tout en conservant un droit de veto. De toute manière, notre conseil d'administration nous appuie dans toutes nos démarches en ce qui a trait au financement et à la gestion de la compagnie, sans jamais s'ingérer dans le domaine artistique. En ce moment, ils en ont plein les bras avec notre projet d'édifice.

C'est un rêve que le T.N.O. caresse depuis longtemps, n'est-ce pas ?

S. D. — Oh ! Et comment ! Au début des années quatre-vingt, quand la compagnie a emménagé dans l'édifice de cette ancienne boulangerie, déjà des travaux de rénovations ont été amorcés afin de rendre l'espace adéquat pour un théâtre. Mais l'argent a manqué et manque toujours pour pouvoir mener à bien ce projet d'envergure dont nous avons hérité.

Vous attribuez ces délais à la mauvaise volonté des subventionneurs ?

S. D. — Ah, oui ! C'est effrayant. Pourtant, ce ne sont pas les reconnaissances qui manquent. Le T.N.O. a une renommée bien établie.

Comment comptez-vous vous en tirer ?

S. D. — En poursuivant la lutte, bien sûr, auprès des bailleurs de fonds. La question du lieu est devenue un impératif pour nous. Il n'est pas facile de réanimer une communauté,

culturellement, sans se rendre visibles. Nous avons engagé des consultants afin d'élaborer un plan d'affaires. De plus, nous nous sommes liés avec deux autres organismes culturels de Sudbury : la maison d'édition *Prise de Parole* et la *Galerie du Nouvel-Ontario*. Avec ces nouveaux partenaires, nous croyons avoir plus de chances d'y arriver. Nous sommes plus nombreux à y rêver, à y croire et à y travailler.

Qui dit relève dit création... et risque

Quelle importance accordez-vous à la relève au T.N.O. ?

Le Beau Prince d'Orange
de Patrick Leroux (Théâtre
de la Catapulte, 1993).
Photo : René Binet.



S. D. — Le premier mandat d'un théâtre de création comme le nôtre est de soutenir la relève. On ne peut pas toujours s'en remettre au passé. Il faut se servir des modèles que l'on a pour aller plus loin. C'est la raison pour laquelle nous insistons beaucoup sur le développement de la dramaturgie au T.N.O. Il n'existe actuellement aucune structure

en Ontario, comme c'est le cas au Québec avec le Centre des auteurs dramatiques — il faudrait peut-être d'ailleurs songer à une association avec cet organisme —, pour encourager et soutenir les auteurs franco-ontariens. Au T.N.O., nous nous sommes donné ce mandat d'intervention auprès des auteurs ; nous voulons agir comme un centre d'essai. Nous accueillons chaque année un nouvel auteur avec qui nous effectuons un travail d'exploration. Nous organisons également des lectures publiques — « Les samedis de lire » — afin que les textes des nouveaux auteurs puissent être entendus. Nous tentons de les aider à trouver leur voie. C'est difficile pour un auteur, particulièrement en Ontario français, de se définir comme tel, de s'affirmer, de s'assumer en tant qu'artiste. C'est un travail de longue haleine qui demande beaucoup, mais on y croit. Il faut assurer une continuité.

Qui sont-ils, ces auteurs de la relève ?

S. D. — Je pense entre autres à Michel Ouellette, à Patrick Leroux, à Mireille Francoeur, à Richard Léger — dont on pourra entendre un texte intitulé *l'Audition*, en mai, dans le cadre de nos ateliers de lecture —, à Pier Rodier et Marie-Thé Morin de Vox Théâtre, à André Perrier de Triangle Vital, qui est allé s'établir à Hull

parce qu'il y a plus de possibilités du côté du Québec. Il a produit des spectacles audacieux comme *Signal d'alarme*, présenté à Hull et à l'Espace la Veillée à Montréal.

Patrick Leroux est passé par le T.N.O — comme auteur en résidence en 1992-1993 — avant de s'installer dans la région d'Ottawa où il a créé sa propre compagnie, la Catapulte. Il a lui-même produit deux de ses pièces : *le Beau Prince d'orange* et *la Litière*. On espère pouvoir produire un de ses textes au T.N.O. incessamment.

Cette année, je travaille avec Mireille Francœur. Je l'ai incitée à mettre sur papier les superbes histoires qu'elle me racontait à l'heure du *lunch*. Nous avons commencé lentement, en respectant son rythme. J'essaie de lui faire profiter de ma vision et de mon expérience du théâtre. Résultat : elle a maintenant entre les mains deux canevas de pièce de théâtre pour enfants. C'est comme ça que ça commence !

Est-ce que cela aboutira à un texte à produire par le T.N.O. ?

S. D. — Qui sait ? Cela serait sans doute l'idéal, mais il y a d'autres compagnies qui ont aussi des besoins. La Vieille 17, par exemple, avec qui je conserve des liens affectifs, a un superbe volet théâtre pour enfants.

Qu'en est-il de Michel Ouellette après le succès de French Town ?

S. D. — Avec Michel Ouellette, l'échange est très enrichissant. En fait, c'est tout le cheminement qui est important dans le processus de création. Nous en sommes présentement à travailler à une deuxième création, *le Bateleur*, que nous produirons en avril cette année. Encore un risque ! *Le Bateleur* est un texte déroutant qui parle beaucoup du désir ; désir sexuel, désir de partir, désir d'aimer et d'être aimé. L'action se situe ici, dans le nord de l'Ontario, dans un petit hôtel. Il s'agit d'un nouveau cycle pour Michel, qui se livre ici dans sa plus grande intimité, bien que l'on sente toujours la collectivité en arrière-plan.

La question de l'identité collective est-elle toujours aussi importante dans le théâtre franco-ontarien ?

S. D. — Notre théâtre donne une histoire, un peuple, une culture à voir et à connaître. C'est important, et il faut en être fiers. Des textes comme ceux de Michel Ouellette permettent aux spectateurs de s'identifier. Même à Moncton, où nous avons présenté *French Town*, le public s'est reconnu et a « trippé ». C'est vrai... Des moulins à papier, il y en a partout. Les gens se sont donc réappropriés l'histoire de *French Town* parce que cela correspondait aussi à leur vécu.



Le Bateleur du tarot.

Ici et ailleurs

En quoi consistent les autres activités du T.N.O. ?

S. D. — En fait, pour ne pas nous perdre dans nos rêves, nous avons délimité notre champ d'action et réparti nos activités en cinq volets. Outre le volet « création » dont je viens de parler, qui constitue vraiment le cœur de la compagnie, nous avons aussi un volet « exploration » qui nous permet de nous détacher des contraintes et des exigences de la production régulière. Nous travaillons présentement avec des gens qui œuvrent dans d'autres domaines pour créer un projet multimédia (radio, cinéma, théâtre). Ce projet devrait aboutir à une performance en juin.

L'été dernier, dans le cadre d'un autre volet que nous appelons « collaboration-accueil », nous avons travaillé avec la troupe autochtone Debajehmujig de Wikwemikong sur l'île Manitoulin, à la création d'une pièce intitulée *The Manitoulin Incident*. Il s'agissait d'un spectacle trilingue — français, anglais, ojibway. Nous avons assumé la portion francophone du spectacle.

Parfois, nous accueillons des compagnies venues d'ailleurs afin que la communauté puisse voir et apprécier des démarches artistiques différentes de la nôtre. En 1994, nous avons accueilli *l'Insomnie* de Robert Marinier, une production du Théâtre de la Vieille 17.

Nous travaillons aussi très activement au volet « diffusion » de nos spectacles. Il n'y a pas de réseau de diffusion proprement dit en Ontario. Chaque compagnie doit se débrouiller et se prendre en main. Nous voulons organiser des tournées dans diverses villes de l'Ontario. Afin d'exploiter au maximum les ressources de la compagnie, nous voudrions créer des partenariats avec les communautés où nous serons de passage. Nous pourrions, par exemple, offrir des ateliers aux troupes communautaires ou aux troupes étudiantes déjà en place. Il faut cependant bien prendre le temps de choisir nos partenaires. Il faut établir une complicité et s'assurer que notre démarche sera entièrement appuyée.

Sentez-vous une résistance parfois ?

S.D. — Oui. On a refusé certains de nos spectacles parce qu'ils contenaient des sacres ou des allusions à la sexualité. Si des spectacles comme *le Chien et French Town* n'ont pas été vus en Ontario — sauf à Sudbury, Toronto et Ottawa —, c'est à cause de la censure. C'est inconcevable qu'on se heurte à cela en 1995 ! Il faut donc cibler les régions qui sont plus ouvertes et prêtes à nous accueillir.

Parfois nous sommes aussi invités à nous déplacer dans les grands centres. En mai, nous prévoyons présenter *le Bateleur* à Ottawa, dans le cadre des 15 jours de la dramaturgie.

Est-ce qu'il s'agit de la semaine de la dramaturgie franco-ontarienne ?

S. D. — Cette année, l'événement s'est élargi à la dramaturgie canadienne-française. Des troupes du Manitoba, du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et même du Québec y

participeront. L'Association nationale des théâtres francophones hors Québec (l'A.N.T.F.H.Q.) a décidé d'y tenir son assemblée générale annuelle. Jean-Claude Marcus — directeur du Théâtre français du Centre national des Arts —, qui est à l'origine de l'événement, a accepté le partenariat proposé puisque cela s'inscrivait dans son mandat de développement du théâtre en région. C'est une belle occasion d'offrir une palette de spectacles que le public ontarien ne verrait pas autrement. Il est rare, en effet, que le Cercle Molière, compagnie francophone du Manitoba, se produise à Ottawa.

Entre autres sorties, nous devrions également nous rendre au Festival de théâtre de Trois-Pistoles auquel Victor-Lévy Beaulieu nous a conviés. Puis, lors de la troisième édition du Festival de théâtre de Saint-Lambert, nous sommes invités à présenter *le Bateleur*. Tous ces projets de tournées devraient se confirmer au cours du mois de mai.

C'est important, pour le T.N.O. de se produire au Québec ?

S. D. — De plus en plus. D'une part, il est important d'être vus par nos pairs pour être comparés et évalués à notre juste valeur. Le dialogue qui s'établit avec les autres compagnies est sain et stimulant. D'autre part, nos créateurs ont besoin de s'épanouir dans un milieu qui ne se restreint pas à Sudbury.

Un théâtre au cœur de sa communauté

En quoi consiste le dernier des cinq volets des activités du T.N.O. ?

S. D. — Il s'agit de notre volet communautaire, auquel nous sommes particulièrement attachés. Nous choisissons habituellement un texte de répertoire, que nous montons



La Litière de Patrick Leroux (Théâtre de la Catapulte, 1994). Sur la photo : Claude Lavoie, Marc Thibaudeau et Chantal Aubut. Photo : Sylvio Boudreau.

avec les gens de la communauté. Le spectacle auquel on aboutit constitue un gros événement pour les francophones de la région. Ce *show* attire un plus grand nombre de spectateurs que notre création professionnelle !

C'est le Tout-Sudbury francophone qui se réunit alors au T.N.O. ?

S. D. — En effet. On vient voir jouer l'oncle, la sœur, le voisin, le gérant de la Caisse, et ainsi de suite. C'est un volet important qui nous permet de créer des liens avec le public, de les initier au théâtre. La dimension humaine est particulièrement importante.

À Sudbury, je dois dire que j'ai découvert le principe de communauté. C'est tout le contraire de l'anonymat des grandes villes. Nous sommes constamment en relation avec les gens qui forment notre public. Nous sommes à leur écoute et nous voulons répondre à leurs besoins. On nous sollicite d'ailleurs beaucoup. Nous constituons une ressource importante pour eux et ils nous touchent par leur appui. L'éloignement, le contexte minoritaire finissent par constituer une richesse inestimable en créant des ouvertures sur le plan humain. Ce sont ces mêmes gens que l'on croise dans la rue, qui nous saluent, qui nous parlent de nos spectacles, qui donnent le renforcement et la reconnaissance dont nous avons tant besoin. Leur fierté nous est précieuse. Il faut dire que le théâtre a toujours joué un rôle essentiel dans la culture en Ontario français ; une tradition s'est implantée, sur le plan communautaire aussi bien que sur le plan professionnel. Mais, par-dessus tout, les gens de Sudbury aiment le théâtre ! ♦